

Reportage dans le Jura, en pleine transhumance avec les 380 moutons gardés par Fabienne Keller



Jérôme Derigny/Collectif Argos

Des bergers au cœur de l'hiver

« ARNAUD GUIGUITANT

Grand air » «Yoshi, passe à gauche... Va derrière, va les chercher...» Fabienne Keller, 25 ans, s'épuise la voix à force de demander à son chien de ramener le troupeau. Ses ordres se propagent bien au-delà du champ où paissent ses moutons, ricochant sur les vallons embrumés de ce matin de février. «Aujourd'hui, ils font comme ils veulent. Ils n'écoutent rien. Ce n'est vraiment pas un jour pour être berger», soupire-t-elle.

Formée à l'agriculture biodynamique à Rheinau (ZH), elle expérimente sa première transhumance hivernale. Depuis trois mois et demi, la jeune femme chemine à travers le Jura avec ses 380 moutons, deux ânes et trois chiens. Un long voyage à travers les paysages enneigés du canton qu'elle entreprend avec un autre berger, Daniel Marti, 48 ans: «Je suis seule cette semaine, nous avertit-elle. Il est en congé quelques jours. J'ai donc la responsabilité seule du troupeau», dit-elle, un peu anxieuse. Ses moutons ont fini par se rassembler, cortège compact blanc, noir et brun, prêt à prendre le départ.

Depuis deux jours, Fabienne était installée sur les hauteurs de la commune de Develier, à 550 m d'altitude. Il est temps pour elle de trouver de nouveaux pâturages. «Il n'y a plus d'herbe ici. C'est mieux de se déplacer. Je vais donc prendre la tête du troupeau.» Et de poursuivre, en nous adressant ce conseil: «Normalement, les bêtes me suivent, mais si jamais elles n'obéissent pas, vous pourriez fermer la marche et



Le troupeau gardé par Fabienne Keller fait partie des trente troupeaux qui sillonnent le Jura et le Plateau romand de novembre à mi-mars. Jérôme Derigny/Collectif Argos

UNE FORMATION POUR GARDER LES TROUPEAUX

Daniel Marti, qui effectue la transhumance avec Fabienne Keller sur les chemins du Jura, a suivi une formation spécifique pour garder les troupeaux. Baptisée Formation suisse des bergères et des bergers de moutons, elle est dispensée en français à l'école d'agriculture du Valais à Châteauneuf. Elle se compose de quatre modules théoriques parmi lesquels des cours sur le métier en alpage, les soins aux bêtes, les différents pâturages et leur gestion, ainsi que sur les chiens de protection. Elle s'accompagne de stages pratiques, dont un en bergerie lors des mises-bas et un en été sur un alpage pour au minimum deux mois. Au total, la Suisse compte quelque 250 bergers. ARG

rappeler à l'ordre celles qui s'écartent de la route?»

Label «Agneau bio»

De novembre jusqu'à mi-mars, le Jura et le Plateau suisse romand battent au rythme de la transhumance hivernale. Trente troupeaux, composés de 100 à 1200 bêtes, sillonnent en ce moment le pays. Cette pratique pastorale est ancestrale: certains éleveurs, par manque de fourrage ou par conviction bio, confient chaque hiver leur troupeau à des bergers, chargés de les engraisser au grand air.

Claudia Raimann-Choffat est éleveuse à Soubey, sur les bords du Doubs. C'est elle qui a embauché Fabienne et Daniel, après une annonce publiée l'été dernier dans le journal. «J'avais écrit: «Cherche berger expérimenté ou personne courageuse.» C'est sûr qu'il en faut du courage pour partir quatre mois sur les routes avec un troupeau», sourit-elle.

Agricultrice bio à la bergerie de Froidevaux, elle tient à ce que ses brebis et ses agneaux paissent toute l'année dehors, soit sur des pâturages communaux, soit sur des champs privés. Sa production de viande porte d'ailleurs le label «Agneau bio». Une reconnaissance pour celle qui a toujours fait transhumer ses troupeaux l'hiver: «Même avec des champs recouverts de neige ou escarpés, les moutons sont capables de manger l'herbe. Ils sont quand même mieux dehors qu'à la bergerie. En Suisse, j'ai vu des élevages où ils ne voient jamais le ciel», regrette-t-elle.

Il est 10 h 10. Le troupeau a maintenant quitté la route pour

s'aventurer sur un chemin recouvert de neige, de glace et de boue. Aucun bêlement ne se fait entendre, les bêtes avancent à un bon rythme, disciplinées. Au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans la forêt, la piste se rétrécit, étirant le cortège sur une centaine de mètres. Parfois, certaines font des écarts, trop attirées par une touffe d'herbe ou un parterre de glands. Mais Yoshi sait les ramener dans le droit chemin. «Kidou, kidou, kidou!» s'écrie Fabienne pour rassembler le troupeau, arrêté en bordure d'une route. «J'ai prévenu la police. Elle doit venir pour nous aider à traverser.»

«Je suis en quelque sorte mariée à mon troupeau»

Fabienne Keller

Le pâturage où le troupeau passera la nuit est en vue. En une heure et demie, nous aurons parcouru un peu plus de 3,5 kilomètres et grimpé jusqu'à 720 m d'altitude. La halte est bienvenue pour les animaux qui trouvent, dans ce champ de vingt hectares, de quoi se rassasier. «La transhumance se prépare quelques mois à l'avance, souligne Fabienne. Il faut organiser le trajet, trouver les bons prés où il y a la meilleure herbe, demander les autorisations de passage aux communes et rencontrer les agriculteurs pour leur demander le droit de paître dans leurs champs. Beaucoup acceptent, mais certains

refusent par peur de voir leur terrain dégradé.»

Oublier le superflu

La nuit commence à tomber. Fabienne doit installer près de 200 mètres de clôture pour parquer son troupeau. Elle rejoindra ensuite une roulotte en bois pour y dormir. Tirée par un tracteur, elle n'a ni eau ni électricité. Des bougies et un poêle à bois font l'affaire. «Je suis dans la continuité de la tradition, dit-elle. Il n'y a rien de moderne dans cette pratique, mais je n'ai pas besoin de grand-chose. On se contente du nécessaire et on oublie le superflu.» Une vie de nomades, presque coupés du monde sédentaire, où les seules rencontres sont celles d'agriculteurs, les invitant à souper ou à prendre une douche. «Je suis en quelque sorte mariée à mon troupeau, poursuit-elle. Je prends soin de lui. J'aime ce rapport et ce rythme de vie avec la nature dont je tire toute mon énergie», poursuit-elle.

8 h le lendemain. Il est temps de repartir. Direction l'ouest du canton. La bergerie de Froidevaux n'est plus qu'à une trentaine de kilomètres. Il reste encore une dizaine de jours avant d'atteindre l'arrivée. «Au total, résume-t-elle, on aura parcouru plus de 120 kilomètres en quatre mois. C'est peu, mais l'essentiel pour nos bêtes n'est pas d'avancer vite, mais de manger.» Le soleil d'hiver a fait fondre les derniers carrés de neige. Les prés sont verdoyants. Fabienne n'a pas fini de donner de la voix pour tenir son troupeau. »